

citée Mme Jacquette Darlon. Depuis vingt ans qu'elle habite Pénity-Saint-Guénolé, on s'est accoutumé à tout ce qui, dans ses manières d'être, avait paru extraordinaire. Ainsi, à la voir vivre en païenne auprès de "ses" deux enfants qui sont tous devenus de solides chrétiens, nul ne s'étonne. On sait qu'elle ne donne pas volontiers son adresse, qu'elle forme ses domestiques à la discrétion.

—Taisez-vous! ce qui se passe dans ma maison ne regarde personne, est la première instruction qu'ils reçoivent.

Des manies que tout cela! dit-on.

Si elle passe ses jours à trembler—on devine, malgré son apparente indifférence, qu'elle tremble constamment devant quelque imaginaire danger,—cela n'a encore rien de bien surprenant: n'y a-t-il pas des quantités de gens dont l'existence est entièrement dominée par la peur!!!

Si Françoise Durand rentre d'une promenade un peu plus tard qu'à l'ordinaire, Mme Darlon en est malade d'inquiétude, mais chacun sait que les enfants qui vous sont confiés vous donnent plus de soucis que vos propres enfants.

Du jour où Joachim eut introduit chez sa tante, après Jean Darcival, son ami, tous les Darcival au complet: père, mère, frères, Mme Jacquette, bénéficiant de la considération dont jouissait cette famille, la meilleure de toute la région, eut droit de cité à Pénity, et l'on cessa pour tout de bon de s'occuper d'elle avec malveillance.

La guerre lui donna l'occasion de conquérir bien des sympathies. Pendant que Joachim, récemment promu au grade d'enseigne de vaisseau, exposait mille fois sa vie, à Dixmude d'abord, avec les fusiliers marins, puis sur tous les océans, Mme Darlon et

Françoise Durand, "sa fille", semblaient avoir à coeur de soulager toutes les misères qu'elles pouvaient atteindre. Elles firent beaucoup de bien. Aussi, quand, à la fin des hostilités, furent annoncées les fiançailles de Françoise avec Jean Darcival, ces fiançailles parurent une récompense, une bénédiction que les bonnes œuvres de Mme Jacquette avaient obtenue. Pour tant... il arrivait encore que, dans bien des chaumières, le soir, au coin du feu, l'on se demandait:

—Mais d'où donc est venue Mme Jacquette? N'y aurait-il pas, comme on le disait autrefois, quelque mystère dans son passé?... Elle se cache! Qu'elle ait élevé son neveu Joachim, rien de plus compréhensible. Mais l'autre! Comment se fait-il qu'elle en soit chargée? N'a-t-elle pas son père?... Et qu'est-ce qui fait que ce M. Maurice Durand, qui a une fille toute mignonne, en vingt ans n'est pas venu une seule fois la voir?...

Une grande cuisine, avec de hauts bahuts bien reluisants, sentant bon la cire, des cuivres rouges au mur, une longue table de bois blanc, fort encombrée.

Près du fourneau un officier de marine, deux galons, la casquette en arrière, l'air jovial, a l'écumoire en main et considère d'un oeil qui rit des pommes de terre gonflées et dorées.

—Je crois que tes pommes de terre sont un peu fades, Françoise, tu ne mets jamais assez d'épices!

Françoise Durand, la maîtresse incontestée de ce domaine, cesse de battre l'omelette, et arrive à temps pour empêcher une poignée de sel d'aller s'abattre dans la friture.

—Nous ne faisons pas la dinette, dit-elle, sévère—en apparence, —